L'ABEILLE DE LA N.-ORLEANS

Dimanche, 26 Février 1865

DOUBLE FEUILLETON.

LYRES DE SUZANNE.

(Suite.)

PAR BENJAMIN GONZALES

XII—(Suite.)

Quelques instants après, Hans Frosberg et Suzanne se retrouvaient dans le salon.

Le jeune homme était pâle et ses traits portaient l'empreinte d'une émotion profonde. Suzanne, elle-même, était visiblement troublée.

Elle avait deviné tout ce qui s'était passé entre son père et Hans Frosberg, et elle ne savait comment aborder le sujet qui devait nécessairement être le premier entre eux.

Hans Frosberg, lui, ne savait pas encore ce que le comte avait dit à sa fille, et il ne pouvait pas deviner ce qu'elle pensait.

Il était donc dans une position fausse, et il ne savait comment en sortir.

Il fut tiré d'embarras par Suzanne elle-même.

Elle s'approcha de lui, et, lui tendant la main avec une grâce charmante, elle lui dit :

— Hans, mon père m'a tout dit.

— Suzanne, répondit le jeune homme, je vous aime !

— Je le sais, répondit-elle, et je vous aime aussi.

— Vous m'aimez ! s'écria Hans Frosberg, vous m'aimez ! Oh ! répétez-le encore, répétez-le encore, afin que je puisse croire à mon bonheur !

— Je vous aime, répéta Suzanne, je vous aime, Hans, je vous aime !

— Oh ! merci, merci, mille fois merci ! s'écria le jeune homme, qui, dans son ivresse, ne savait plus ce qu'il disait.

— Mais, reprit Suzanne, vous qui m'aimez, vous devez savoir que je ne puis être à vous sans le consentement de mon père.

— Oui, je le sais, répondit Hans Frosberg, et je l'ai demandé à votre père, qui me l'a refusé